

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel TINGUELY

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 48-50

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Chronique du Collège

Nous l'avons appris par la radio, par les journaux, ou par un ami. Cette nouvelle nous a coupé le souffle à tous. Quelle ne fut pas notre stupeur et notre tristesse à la nouvelle de la mort de Monsieur Monney !

Je crois pouvoir me faire ici le porte-parole de tous les étudiants qui se sont suivis à l'Internat durant ses trente années de directorat.

Toujours il a su conquérir nos esprits par sa franchise et sa droiture. Oh ! les nouveaux qui le voyaient pour la première fois étaient quelque peu intimidés par sa haute stature et son air sévère. Mais nous ne tardions pas à découvrir, sous cette apparence rigide, un cœur d'or qui comprenait les jeunes mieux que quiconque, qui pénétrait au plus profond de notre cœur d'étudiant. Il connaissait chacun et ne manquait pas de dire quelques mots amicaux à qui le rencontrait. Et c'est pour cela que nous l'aimions, notre directeur. Il était si proche de nous !

Son tempérament jeune, entier et volontaire était toujours celui de la circonstance : gai et enthousiaste, à la promenade à la montagne, par exemple ; autoritaire lorsqu'il intervenait, rarement, à coups de sifflet pour rétablir l'ordre dans les rangs d'une section. Ce qui nous plaisait le plus enfin, c'étaient sa franchise et sa droiture, oui, je le redis : elles ne fléchissaient pas, le menaient toujours droit au but, sans détours. Il disait ce qu'il pensait, il disait tout ce qu'il pensait. Il ne gardait point d'arrière-pensée, point de ressentiment.

Il était directeur de l'internat, oui, mais il était avant tout prêtre. Et cela ressortait dans toute sa personne, inconsciemment, tellement il était rempli de son divin Maître ; avec quelle force de persuasion s'adressait-il à nous avant les sorties de Toussaint, Noël, Pâques ou Pentecôte. C'était chaque fois concret, infiniment vrai, car il savait, dans sa sensibilité, quels mots nous touchaient, quels mots nous faisaient réagir. Il nous a certainement le mieux appris ce que c'était que Noël, ce que c'était que Pâques à côté du réveillon, des cadeaux ou des œufs. Et combien je suis heureux qu'il ait pu dire peu de jours avant de nous quitter qu'il était content de nous. Il avait placé la maison sous la protection de la Sainte Vierge, qu'il disait être la véritable directrice, dont il n'était que le sous-directeur — ou je ne sais quel terme il employait.

Ainsi dirigé, l'Internat avait progressé sous sa main vigilante. Il en avait fait, dans son amour des jeunes, une grande famille. Il travaillait ardemment aux plans du nouvel Internat. Et Dieu dans sa sagesse toute-puissante et miséricordieuse l'a rappelé à Lui alors que nous avions tellement besoin de lui. Son départ nous a surpris, lui s'y attendait ; c'est pourquoi il s'en est allé paisiblement vers le ciel dont il nous parlait avec tant de conviction et d'espoir.

Monsieur Monney, votre départ a creusé en chacun de nous un vide, un manque qui nous fait mieux voir tout ce que vous étiez pour nous. Laissons là nos ingratitude passées pour vous dire d'un seul cœur un ultime :

Au revoir et merci, Monsieur le Directeur !

Pour prendre la succession du très regretté Monsieur Monney, les Supérieurs de l'Abbaye ont nommé Monsieur Grégoire Rouiller comme directeur de l'Internat. Monsieur Rouiller n'a pas tardé à créer un contact très intime et une sorte d'intense collaboration entre surveillants et étudiants. Nous ne pouvons que lui souhaiter pleine réussite dans ses tâches nouvelles, que nous nous efforcerons de faciliter.

Cela dit, j'ajouterai que Saint-Maurice n'a pas changé en passant le cap de la nouvelle année. Car pour ceux qui ne le sauraient pas encore, nous sommes depuis plus d'un mois en 1961. On s'est envoyé force vœux à cette occasion. Tous en ont envoyé, chacun en a reçu, les professeurs, les « copains », et même la Sœur du dortoir.

Pour en revenir au trimestre passé, il s'est terminé dans l'effervescence et la fatigue des examens qui éprouvaient tout le monde. Même le « diesel » un beau soir refusa de se mettre en marche et ce fut la panne de courant. Sans perdre une minute, les rhétos, qui représentent l'aristocratie du travail intellectuel acharné, comme chacun le sait, s'empressèrent d'aller quérir les cierges de la chapelle pour continuer leur « disserte » allemande... Quand on a comme surveillant secondaire le professeur d'allemand...

Tous les moyens étaient bons pour se maintenir en forme apparemment. Ainsi, connaissant les propriétés remarquables de l'eau de Cologne en de pareils cas, M. Salina s'en aspergea un soir libéralement un flacon, empestant de ce fait tout le dortoir. Enfin, qu'il se soit aspergé lui-même, je ne peux le garantir, je n'ai rien vu, mais, j'ai senti !

Moresi, à l'instar des autres, prit le taureau par les cornes et enfourcha son cheval de bataille en nous faisant un discours

impressionnant et mal écrit sur la manière de tenir « lis rênes » d'un dromadaire.

Et quelle ne fut pas ma déception d'entendre ce dialogue dramatique entre un professeur de maths et un élève qui avait bossé comme un nègre pendant tout le long trimestre :

— M'sieu, aujourd'hui, j'ai nagé...

— Tant pis, tu coules !

D'où je conclus : Saint-Maurice,, ville d'eau. C. Q. F. D.

Bonne et heureuse quand même !

Et l'on est reparti avec le deuxième trimestre gonflé à bloc. Monsieur Salina brandit à tour de bras une espèce de petite saucisse qu'on appelle un gendarme : un emblème et tout un programme trimestriel. Monsieur Cuzon, lui, va s'appliquer à renflouer la caisse de section, par la vente inopinée de godasses à l'état de neuf pour un prix modique : de quoi faire des affaires, et quel slogan publicitaire : « Vos souliers à moitié prix + billets de cinéma gratuits ! »

Au début du trimestre nous avons eu la chance de voir au Ciné-club « La Comtesse aux pieds nus » qui impressionna tellement Frochaux que l'on pense déjà à le nommer ou à le surnommer le va-nu-pieds, et pour cause... Egalement impressionné par ce film (qui risqua de ne pas être projeté, la Chaîne du bonheur ayant trouvé des chaussettes peu avant la représentation), Zingg rêve toutes les nuits et tout haut d'avions : « Si j'Ava, Ava, avais des Ava, Ava, avions ! » (à « gardner » secret, s. v. pl. !)

Le deuxième trimestre est avant tout le trimestre des sports d'hiver et personne ne manque de s'entraîner, ce qui explique les exhibitions nocturnes de Moraz, un as du patinage artistique sur plancher branlant, et celles d'Haegler le Grand qui prit le téléphérique du Mont-Gelé afin d'aller se livrer incognito aux joies du sport, à trois mille d'altitude, sur une patinoire — avec vestiaires chauffés et boissons fraîches — ce qui n'était guère à la mesure de ses patins. Au moment où j'écriis, tous ces efforts n'ont pas encore obtenu leur récompense : jour après jour les organisateurs se plaisent et se complaisent à renvoyer le congé des sports pour cause de beau temps. Et nous n'avons droit qu'à une seule pensée : Espoir. Belle conclusion !

Michel TINGUELY, rhét.